

comme la bonhomie aux esprits supérieurs. Qui ricane se diminue. Le Cid avait ses gaietés ; surtout il avait sa simplesse, vieux mot qui rend bien cette vieille vertu.

Il croyait ; sa foi solide et tout d'une pièce ne l'empêchait point d'enfoncer *Tizona* jusqu'à la garde, dans le gosier des Maures ; ni de tromper un peu les Juifs quand leur baillant sa parole, il leur fit prendre deux bahuts pleins de cailloux pour deux coffres pleins de doublons. Mais cette foi lui dictait les nobles pitiés, elle lui interdisait les violences, elle le maintenait fidèle au roi qui le bannit ; elle le faisait juste, modéré, abordable aux petits, constant à Chimène ; elle le rendait humble, paisible, certain du pardon en cette heure solennelle où toute gloire s'efface, où les plus fiers capitaines s'en vont tête baissée, sans armée et sans bannières, sans bruit ni de trompettes ni de tambours, seuls et dépouillés, à la rencontre du grand vainqueur.

Vous souvient-il du jour que le Cid, chevauchant dans la campagne, découvrit au fond d'un borbier ce lépreux à demi suffoqué par la fange ? Il descend, le relève, le prend en croupe et le fait coucher avec lui. Au milieu de la nuit, le lépreux se met à lui souffler si fort dans le dos, que cette haleine puissante traversant la poitrine du chevalier ressort par devant ; lors, réveillé en sursaut, le sire de Bivar saute à bas du lit, tout prêt d'empoigner *Colada*. Mais saint Lazare, car c'était le grand saint, se dresse à son tour ; il rayonne de lumière, il regarde avec douceur mon Cid, et de par Dieu qui l'envoie, octroie au Campéador honneurs, conquêtes et d'être craint de tous, des chrétiens comme des païens.

Notre Cid ne se montrait pas toujours si facile.

A Rome, où la tradition le fait assister au concile ; en-

trant dans la basilique, il trouve rangés des deux côtés les sept fauteuils des sept rois catholiques. Celui du souverain de France s'élevait tout contre le siège du saint-père ; celui de son seigneur à lui, le monarque espagnol, est mis un degré en dessous. Ce que voyant, notre Cid marche droit au trône du roi de France, et d'un coup de pied le jette bas. Le fauteuil était d'ivoire, ajoute piteusement la légende, don Rodrigue en fit quatre morceaux. Après, saisissant le siège de son maître, il l'établit sur la marche la plus haute. Le duc de Savoie, un esprit avisé, hasarde quelques remontrances ; mais Rodrigue appuyant son dire d'une grande poussée, se déclare prêt à rendre raison à tout venant ; le duc sans riposter se tint coi, très-sagement, dit la chanson ; le pape excommunia l'enragé, et voici de quel air *celui de Bivar* s'humilia devant le vicaire de Jésus-Christ : — Absolvez-moi, s'écria-t-il, saint-père ! absolvez-moi, sinon vous vous en repentirez. — Et le pape de répondre bien vite : — Je t'absous, don Ruy Diaz, je t'absous de bon gré, pourvu qu'à ma cour tu te montres très-poli et sage.

Au demeurant, Valence est l'endroit où mon héros fait le mieux voir sa chevalerie.

De là, il envoie au roi qui l'avait exilé, cent chevaux harnachés de brocart, cent Maures qui les menaient par la bride, cinq couronnes chacune avec sa bannière, cinq sceptres d'or qui proviennent de cinq rois vaincus : — Et, dit-il en y joignant cent clefs de villes et de châteaux conquis : ce n'est point de la sorte qu'eût fait un traître ! Placez-les sur votre écu, sire, vous ne décroîtrez pas d'honneur !

Le Cid était à Valence lorsqu'au lendemain de sa noble prise, mandant Antolinez à Chimène : — ConteZ, s'écria-t-il,

mes victoires à ma Chimène ! — et, se tournant vers Alvar Fañez qui devait parler au roi : — Suppliez-le de me rendre mes filles et ma Chimène, agréables et doux objets pour mon cœur délaissé.

Elle vint, sa Chimène ; elle arriva toute parée de sa tendresse, tout éclairée de la gloire du Cid. Ses deux filles, doña Sol, doña Elvira, l'accompagnaient ; les voilà dans l'*Alcazar*, cette *Lonja* que nous traversions hier. Le Cid, au milieu de sa famille, épris des doux loisirs, écoute les chants d'Antolinez ; il se tient assis dans le grand fauteuil à dossier qu'il ravit au roi maure. Mais tandis qu'il rêve, une clameur éclate, des messagers se succèdent, le monarque d'Afrique, Miramolin, roi couronné de Tunis, apparaît derrière la Vega ; une armée le suit ; l'émir veut reprendre Valence, sa belle Valence, sa ville musulmane. Mon Cid s'est réveillé, il a fait monter Chimène avec ses deux filles sur la plus haute tour de l'*Alcazar* ; elles regardent vers la mer, elles voient les Africains qui dressent leurs tentes, les notes rauques du tambour sarrasin arrivent à leurs oreilles, les mécréants poussent de grands cris : Allah il allah ! Allah ekber ! — Elle a frissonné, Chimène, elle presse ses filles contre elle ; alors le Cid : — Moi vivant, ne craignez rien, doña Chimène, et vous, mes filles, que j'aime tant ! Les païens que vous voyez seront vaincus, et avec leurs richesses, mes filles, je vous marierai ! — Puis, se tournant vers Alvar Salvadorez : — Armez-vous, prenez deux cents chevaliers, sortez contre ces chiens, que Chimène et mes filles jugent de votre valeur.

Salvadorez tua deux cents Maures, et resta prisonnier. Miramolin avançait toujours. Il serrait la ville de telle sorte que, le lendemain avant l'aube, Rodrigue s'arrachant des bras de Chimène : — Adieu ! dit-il. Si, frappé du coup

mortel, je reste sur le sol, portez-moi, ma Chimène, à San Pier de Cardeña ; que les Maures ne trouvent point de faiblesse dans votre cœur ; qu'on crie : Aux armes ! que *Tizona*, à cette heure dans ma droite, ne passe pas à des mains efféminées ; que si *Babieça*, Dieu le voulant, demeure sans maître et qu'elle hennisse à votre porte, ouvrez-lui, caressez-la, et donnez-lui ration entière !... Maintenant, ma Chimène, mettez-moi la cuirasse, l'épaulière, le brassard et le gantelet ; tendez-moi l'écu, la lance, et chaussez-moi l'éperon !... Vite, car le jour paraît et les Maures me pressent. Donnez-moi votre bénédiction !

Il remporta la victoire ; il en remporta bien d'autres. Le soleil de sa puissance brillait au zénith ; les rois régnants traitaient avec lui. Et voici les envoyés de son maître, don Fernand, qui lui demandent ses deux filles pour les deux comtes de Carrion, ces traîtres et ces lâches. Voici les ambassadeurs du soudan de Perse : — Le soudan, ainsi parlent les messagers, donnerait sa couronne pour le plaisir qu'il aurait de posséder *el Campéador* à sa cour.

— Sois bienvenu, répond Rodrigue, sois le bienvenu, Maure, dans ma Valence. Si ton roi eût été chrétien, je le serais allé voir. — Puis il montre à l'Oriental sa maison, ses filles et sa Chimène ; de quoi le Maure fut étonné, contemplant une telle splendeur. Et l'émir parti, mon sire de Bivar demeura seul avec Chimène et ses filles, rendant grâces à Dieu.

Grande vie ! il en émane comme un faisceau de rayons chauds et doux ; la tendresse, l'honneur, les beaux coups, la foi, mille poésies, rien ne manque à l'auréole du héros.

Vous allez vous moquer de moi. Une autre figure-pauvre, chétive, anguleuse et ridicule, *la Triste figure*, vous



l'avez nommée ; celle dont se gaussent les fous, celle qu'étudiaient les sages ; ce front illuminé, ces yeux caves et perçants, toute la personne héroïque et saugrenue du chevalier de la Manche ; don Quichotte en un mot, lui-même, vient se placer à côté de la colossale statue du Cid, du Conquistador.

Regardez bien, il y a plus de rapports qu'on ne pense entre le pourfendeur de moulins à vent et le vainqueur des Sarrasins. Tous deux sont fiers, tous deux sont graves ; ils ont l'un comme l'autre indomptable courage et bon sens exquis. Sous leurs cuirasses, l'une forte et qui fait trembler rien qu'à la voir, l'autre bosselée, rapiécée, absurde et qu'on ne rencontre point sans rire de qui la porte, un même cœur bat, les mêmes ardeurs s'embrasent : même loyauté, même délicatesse, mêmes amours. Seulement, celui-ci, Bivar, a trouvé son heure ; l'autre, Quexada, oublié d'elle lui court après ; il ne la rencontrera plus. Mais donnez-lui le roi d'Aragon pour maître, pour adversaire le roi païen de Valence, Chimène pour amante et les Maures à combattre ; faites sous ses éperons piaffer Babieça, mettez Tizon à son poing ; il vous montrera bien, le seigneur de la Manche, quel sang coulait dans ses veines, et que du sublime à l'absurde il ne s'en faut que de l'épaisseur d'un jour.

Au surplus, nous aurions deux Cid, nous n'aurions plus don Quichotte. Laissons-lui Rossinante, l'armet de Mambrin, cette tournure étrange et ces grandes idées disproportionnées à son siècle ; nous n'y perdrons rien. Sous la fable un trésor nous reste : notre histoire, à nous ; celle de notre âme, mon pauvre ami ; de la vôtre, de la mienne ; votre cœur, mes aspirations ; l'éternel contraste, risible aux uns, tragique aux autres, du fait avec les désirs, des

impuissances avec la volonté, de l'idéal avec la vie, et pour tout dire, de notre poussière avec notre divinité.

Le soir.

Maintenant nous voici dans la Huerta; nous courons sous les bois d'abricotiers, plus touffus et plus fleuris que ne sont nos pommiers au printemps; les branches des orangers descendent jusqu'à terre, couvertes de boutons et de fruits.

Alfatar! un nom arabe. Au loin miroite le lac d'*Albufera*, autre nom oriental. Une population à demi sauvage en habite les bords: on appelle ces paysans-là des gens de rien: *Ribera*; j'en suis fâchée pour le peintre.

Nous contemplons de tous nos yeux les orangers, eux toujours, échevelés, gigantesques, pénétrés de senteurs enivrantes; nous regardons les chamérops à la feuille étoilée, et les palmiers qui ondoient dans les airs, et cette terre vermeille jonchée de pétales odorants, et ces vieilles tours des Maures éventrées au hasard, et ces caroubiers à la forte verdure appuyés sur un tronc monumental.

Beni-Fayo s'est approché. Le *despoblado*¹ arrive jusqu'à nous. Dans cette jachère les cistes étalent leur grande corolle délicate; ils s'écartent pour nous laisser voir *al Hernani!* Qui peut lire ces lettres-là sans que le lyrisme, sans que la passion espagnoles si génialement restitués par le poète ne reviennent à la mémoire et n'embrasent le cœur!

Mais les montagnes redressées du côté de Denia ont coupé

¹ Étendue déserte.

l'horizon. La première porte à sa base le bourg d'Aleria, plus blanc qu'une perle au frontail d'un casque ; elle se campe en avant avec sa cime aiguë et son flanc déchiré. Les palmiers tranchent de leur fût les arceaux de la vieille ville, leurs panaches qui en dépassent les clochers courent sur la chaîne dont ils dentellent le profil, tandis que la Vega pressée par les pitons semble une corbeille pleine de feuilles et de fleurs dont les verdure abandonnées sautent par-dessus bord.

Supportez-moi, mon ami, mon cœur non plus ne peut se contenir ; on dirait de cette nature, on dirait de ces couleurs et de ces emportements de végétation quelque symphonie des maîtres, proclamée à grand orchestre, toujours plus éclatante, toujours plus touchante, avec les sourires, avec les pleurs, avec tout ce qui pénètre et tout ce qui ravit l'âme humaine. Car il y a de l'héroïsme dans ces victoires des séves, et dans ces triomphes de la lumière il y a de la royauté ; n'est-ce point une des gloires de Dieu ? Que voulez-vous, il faut que je parle ; il faut que je répète ce nom, ce beau nom d'orangers. Eh bien oui, les voilà, ce n'est pas en bouquets qu'ils viennent, ils ne se massent point en vergers, ils poussent en forêt : un bois qui porte haut ses ramées et dont les troncs se comptent par milliers. L'obscurité règne sous les branches, dessus s'étalent les chastes draperies tandis que les pommes d'or, les pommes des Hespérides, reluisent dans la tenture aux virginales blancheurs. Mon ami, nous marchons à travers le paradis terrestre, nos mains qui s'étendent plongent dans le fouillis des fleurs ; jetés en dehors des wagons, la tête au vent tout chargé d'aromes, un instant nous contemplons les palmes doucement émues, puis nous revenons à la merveille, au rêve, à ces profondeurs étoilées. Est-ce bien

nous? une pareille contrée existe-t-elle? y a-t-il vraiment un coin du monde où la main de Dieu largement ouverte ait laissé tomber de telles splendeurs!

Cet Eden a nom *Carcagente*. Et quand de l'œuvre du Créateur nos yeux s'abaissent aux créations des hommes, nous voyons de pauvres masures effondrées, nous voyons des fondrières boueuses, nous voyons un malheureux vieillard tremblant de vétusté, des castagnettes aux doigts, aveugle, qui de sa voix éraillée lance au hasard quelques notes discordantes. L'infortuné danse, ses jambes mal assurées essayent des pas, ses bras affectent des poses gracieuses qui me feraient pleurer. Un autre mendiant, jeune, en haillons, les cheveux noir de jais, ébouriffés, avec des yeux flamboyants, l'air hagard, toute la figure insensée et tragique de *Cardenio*, tend ses mains le long des barrières. C'est la terre cela, et nous avons le ciel. Voilà comment la vie jette ses réalités à travers nos visions. On dirait un caillou lancé par quelque main brutale, qui vient déchirer une toile d'araignée tout irradiée de soleil. Ici, sous les orangers comme sous les ronces, on a faim, on est pêcheur, on traîne un corps malade, le cœur souffre et l'humanité saigne. Si vous me donnez le paradis, donnez-moi l'existence renouvelée, sans cela j'aime autant la rigidité de nos pics, autant valent nos frimas; ils s'accordent mieux avec les conditions de notre pèlerinage court, douloureux et mauvais.

Mais nous allons à Xativa, vous l'ai-je dit?

Une cahotée en charrette nous mène du côté des montagnes, dans cette antique cité que surmonte la forteresse démantelée par Philippe V. Nul voyageur ne s'y arrête; elle a donc gardé son caractère.

Faisons un peu de prose, voulez-vous ?

Trois genres d'auberges se partagent, sur la terre espagnole, l'honneur d'exercer l'hospitalité : la *Fonda*, qui, sauf le confort, ressemble à l'hôtel de chez nous ; la *Posada*, plus modeste et plus dépenaillée ; la *Venta*, dont le tenant donne à manger quand il peut, à boire de l'eau fraîche tant qu'on veut, et laisse le voyageur à la belle étoile.

Notre *Fonda*, vraie posada par l'aménagement, se compose d'une cour encombrée de tartanes et de mules, d'une salle où quelques chaises de canne courent après quelques tables de chêne, d'un corridor quadrangulaire sur lequel se dégagent des chambres nues comme la main ; le tout silencieux et désert. On entre, personne ; on appelle, nul ne répond ; à force d'errer dans la solitude, on rencontre une manière de *Criado*⁴ qui se trouve là par hasard ; on lui manifeste l'intention de loger dans son caravansérail ; le *Criado* secoue la tête, enfonce les deux mains dans sa chevelure, pousse une porte, en pousse trois, quatre, jusqu'à ce qu'un lit vacant vienne s'offrir à son regard ; chacun casé de la sorte, notre homme disparaît. Si vous voulez davantage faites comme nous ; courez du haut en bas de la casa, grimpez du bas en haut, frappez des mains, cherchez, cognez, au bout d'une heure vous obtiendrez deux serviettes plus ou moins propres, et des draps qui ne le sont pas du tout. Un verre ! pourquoi faire ? Une commode ! jamais ces bonnes gens n'en ouïrent parler. Ils vous montrent un clou planté dans le mur à cette fin d'y suspendre vos habits : l'*Equipaje*, la *Roba* des Italiens ; ils vous montrent, encastré dans le plâtre, un morceau de miroir grand à peu près comme celui que la *Torralva* por-

⁴ Domestique.

tait dans sa gibecière, à côté du sel de ses chèvres; et si vous n'êtes pas content, tant pis pour vous, car eux le sont, et gais, et honnêtes, plus que pas un hôte de France ou d'Italie.

En attendant, deux caballeros, celui-ci de petite taille, pâle, un citadin; l'autre plus grand, le teint brun, les cheveux bouclés, la taille serrée dans cette veste en peau d'agneau qu'affectionnent les gentilshommes campagnards; tous deux tranquillement assis sur ce canapé, font de la musique au beau milieu de ma chambre. Ils nous ont salués, puis ils ont repris leur place, très-placides et nullement gênés; ils seraient encore là si le criado, sur notre prière, ne leur avait manifesté, non sans s'excuser de l'audace, l'étrange désir que nous avons de rester seuls un moment.

Nous voilà donc chez nous. Appuyée à ma fenêtre, je considère cette sombre ville coupée de rues étroites, le long desquelles se dressent des palais délaissés et taciturnes. Ces hautes murailles ont vu passer César Borgia, alors que Gonsalve de Cordoue, qui l'avait fait prisonnier, l'amena dans Xativa, son lieu d'origine, pour l'y retenir captif au mépris des serments. Le procédé, je suppose, n'étonna guère ce fils d'Alexandre VI. D'ailleurs le souverain avait ordonné, tout était dit : — *Mata! que el re perdona*¹.

Plus tard Philippe V emportait d'assaut la ville rebelle²; il en détruisait les forts et lui imposait cette odieuse appellation de *San Felipe*, un nom qu'elle a répudié naguère pour reprendre celui de Xativa, bien plus caractéristique et bien plus espagnol.

¹ Tuel le roi pardonne.

² Alliée à l'archiduc d'Autriche, rival de Philippe V.

Les *calles* abandonnées, le silence absolu, tout laissait ce matin parler l'histoire, quand des notes fantasques accompagnées de claquements de mains et de frôlements de pas ont soudain frappé nos oreilles. Comment résister? on va, on suit les corridors, un bout de jupe frissonne dans cette chambrette ; nos deux hidalgos : don Miguele de Valence, don Fernan de Xativa s'y sont réfugiés. Don Miguele joue de la flûte, don Fernand gratte de la mandoline. Une jeune fille, presque une enfant, la petite servante de la Posada, pauvre robe et chevelure désordonnée, dans toute la candeur de ses treize ans, dans toute l'indépendance d'une nature inculte et franche, s'enlève les bras hauts, la taille souple, comme lui dictent ses aspirations de poésie et de liberté. Les caballeros nous ont invités du geste.

Ce qu'elle danse, cette enfant à demi sauvage? La *Rota aragonesa*. Appuyée contre une table, elle laisse achever le refrain, puis elle essaye quelques pas, songeuse, distraite, cherchant sa pensée; elle s'élançe, elle glisse, elle tourne, bondit, s'incline, heurte ses mains à la façon des cymbales; une gazelle saute ainsi par le désert, baisse ainsi sa tête mignonne, hume ainsi le vent de la mer, dresse son cou flexible, écoute et repart ainsi. Mariquita ne sait point qu'on la regarde, elle ne s'inquiète ni de nous ni de personne; l'esprit de la danse la possède. Sans nulle beauté, tout entière à ce plaisir mystérieux des pas au hasard, des harmonies secrètes, de la fantaisie, des grâces qui se révèlent et s'égrènent comme un collier de fruits agrestes, elle court, s'abandonne, trouve le secret des poses géniales, et les fées du bois ne dansent pas mieux.

Quand la petite a fini, nos caballeros se mettent à chanter. Don Miguel y apporte la science d'un musicien habile, avec une passion qui laisse loin derrière elle l'ardeur des

artistes italiens ; on sent un foyer plus intense, moins expansif, dont la flamme s'échappe en jets puissants mais rares, pendant que le volcan fait tressaillir le sol. Don Fernan, qui n'a pas tant de savoir et qui garde plus de naïveté peut-être, redit les airs du pays dans leur âpre saveur. La chambrette s'est remplie des femmes de la maison. L'hôtesse et ses filles, celles-ci jeunes, avec la délicatesse des traits, la langueur des yeux, la belle coupe arabe du visage ; celle-là sévère, des tons bronzés, de larges paupières, le nez d'aigle, le regard perçant des Ribera, tout ce monde, d'une dignité à ne déparer point la cour de Charles-Quint, s'assied où il peut, sur le lit, sur les coffres, par terre. La gravité n'y perd rien, les noblesses de l'attitude y gagnent tout. Quelques enfants promènent çà et là leurs mines rondes avec leurs cheveux frisés ; il y a des marmots qu'on tient sur les bras ; il en est que leurs mères, des vierges de Murillo, allaitent chastement, tandis que la sœur, une *muchacha* tout ébouriffée, nous apporte des branches de roses et des branches d'orangers. Où trouver tant de charme joint à tant de courtoisie ? Ces beautés austères écoutent la musique avec le sérieux des anges. L'art est pour de telles natures ce qu'il est pour tout esprit bien épris de grandeur : une révélation dont les paroles inspirées, plus voisines de la tristesse que du plaisir, ne se laissent entendre que des cœurs recueillis.

Mais don Miguel et don Fernan ont commencé de dire une *Rondeña*. Cette fois, c'est le vrai chant maure, celui qui retentissait durant les nuits d'été sous les murs de l'Alhambra. D'abord un son prolongé de la flûte, un appel, une pensée jetée à travers l'espace et soutenue comme l'oiseau sur ses ailes. Après vient la mélodie, étrange et solennelle, quelque chose entre l'hymne d'église et le caprice oriental.

La guitare accompagne en sourdine ; la voix, une seule voix, lance le couplet, aventureux, libre, selon que vont les rêveries, plus indompté que le simoun d'Afrique lorsqu'il soulève les tourbillons du sable ou qu'il se joue parmi les dattiers. Bientôt la voix s'est tue, soudain coupée, on ne sait pourquoi ; elle rompt tout, non sans s'éteindre en une longue dégradation de dissonances, non sans passer par ces défaillances des tons majeurs, des tons mineurs, non sans pousser ce dernier soupir, regret, plainte ou désir, que si souvent dans les solitudes asiatiques je suivais le cœur palpitant, et possédée des belles tristesses que nous donne l'infini. Cependant la mandoline continue tantôt un accord majeur arpégé sur les cordes, tantôt un accord mineur sonné sec, parfois quelque revers des doigts au bois qui résonne. Sur ce fond monotone dont l'uniformité berce la pensée, les variations de la flûte se détachent en fins gazouillements. Quand elle a bien éparpillé ses fioritures, la voix du chanteur reprend énergique, dominante ; tout à coup adoucie elle chuchote ; de nouveau le timbre éclatant respandit, et de grands silences viennent mettre leur austérité dans ces emportements de la passion.

Mon ami, les larmes ont jailli de mes yeux ; ce sont des régions idéales, on n'y aborde point sans que l'être entier se sente fléchir.

Le soir, autre fête.

Don Miguel a fait demander aux dames voyageuses la permission de leur offrir une *Tertulia*.

Une *Tertulia* ! je crois bien ! On ne sait pas trop ce que

c'est; à coup sûr cela ne ressemble à rien; va pour la Tertulia.

Vers sept heures donc nous sommes descendus dans la grand'salle. Les criados ont rangé les escabeaux le long des murs. Les señoras, celles de ce matin, d'autres encore, sans toilette et sans façon, des messieurs en redingote et en veste, notre Mariquita, les serviteurs de la casa vont, viennent, causent et circulent pêle-mêle; les enfants se culbutent à qui mieux mieux; un vieux paysan debout derrière son *Centerio*, table d'harmonie tendue de cordes métalliques, attend, les doigts armés d'onglets en cuivre, qu'on lui donne le signal.

Car c'est d'un bal qu'il s'agit. Nos caballeros n'ont rien imaginé de plus galant pour nous divertir. Ils s'élancent vers nous. Vous nous connaissez, vous nous voyez d'ici; voilà des dames embarrassées et d'honnêtes Hidalgos désappointés; bref, les fatigues du voyage, l'ignorance des danses du pays, on s'en tire comme on peut; les Hidalgos, qui comprennent bien que nous n'apportons là ni sot orgueil ni malice, s'en vont inviter d'autres señoras, et l'on nous promet des *Fandangos*, des *Bolléros*, tant qu'il nous plaira.

Cela commence par une *Havanaise*, sorte de valse incroyable d'abandon, où la señorita, presque évanouie dans les bras de son danseur, erre à pas incertains, entraînée, portée à demi, comme en un rêve. Je vous assure que nous restons stupéfaits; ces couples bizarrement enlacés passent et repassent devant nous, balancés d'un mouvement langoureux; l'intimité de l'attitude nous effraye, la gravité des personnes nous rassure; on dirait des prêtresses qui accomplissent un rite; mais en vérité, si par le sérieux du caractère et par la tenue de l'âme ce n'était

le comble de la dignité, ce serait le dernier terme de l'inconvenance.

Cependant les belles señoras ont achevé d'accomplir leur cycle, elles tombent pâmées sur les sièges. Et voici deux garçons des champs, deux bonnes grosses figures réjouies : vingt ans, les *alpargatas* aux pieds, les castagnettes aux mains, bien découplés sous la lourdeur, tourtière en tête, pantalons flottants, veste courte et chamarrée ! Ceux-ci ne rêvent point. La guitare grésille, le centerio lui répond ; nos gars, les castagnettes en l'air et le corps immobile, font retentir des trilles agaçants. Ils les secouent, leurs castagnettes, elles sonnent, elles mordent ; ils se défient et se jettent aux oreilles le bruit des notes cassantes. Tout à coup ils partent, jambes lestes, et de grandes passades, et des pirouettes, bras étendus, bras relevés, d'une grâce un peu gauche qui nous ravit. Maintenant nos drilles frappent la terre du talon, ils tracent des figures bizarres comme font ces gros papillons de nuit quand ils volètent autour des fleurs ; castagnettes de vibrer, passequilles d'enlever nos compagnons à cinq pieds du sol, ils ne touchent le plancher que pour jaillir de plus belle ; c'est la danse nationale, la voilà dans sa candeur, dans sa rondeur, emportée, mesurée, savante et naïve. Toute la nuit je les aurais contemplés, nos deux gars. Mais après un saut prodigieux, ils s'essuient le front, remettent droit le sombrero un peu dérangé par cette gymnastique, et s'en vont bonnement rejoindre la compagnie.

Cependant les couplets alternent avec la *Gandienne* ou le *Bolléro*. Don Miguel, tandis qu'il presse son ami de redire quelque *Cancion*⁴, continue à faire du bout des doigts

⁴ Chanson.

frémir la guitare en un babil mezzovoce, qui sert d'accompagnement à sa prière; cela est courtois, cela est charmant; puis don Fernan recommence de chanter, et les señoras marquent le rythme du mouvement de leurs têtes nonchalamment balancées.

Seul, un freluquet parisien échoué dans Xativa, cette patrie des Borgia et de la bonne grâce, l'air suffisant, le nez faraud, la lèvre désabusée et le lorgnon dans l'œil, regarde d'un suprême dédain s'agiter ces gens-là. Il nous montre du bout de l'épaule la petite servante que vient d'engager un des gars, et murmure : — Monde mêlé!

Hélas! mon ami, dans cette noblesse native, la seule vraie, il n'y avait que lui de fourvoyé.

18 avril 186...

Ce n'est pas uniquement pour voir danser la Gandienne que nous avons planté hier notre tente à Xativa. C'est, quoi? pour faire à notre guise, nous arrêter où l'on ne s'arrête point, regarder ce qu'on ne voit pas, entrer dans le cœur du pays, baguenauder enfin, et ce matin nous voilà par la ville, et tout doucement nous montons vers le fort.

Pablo, notre guide, paysan bas sur jambes, culotté de futaine, le torse emballé dans une grosse veste ornée de figures cabalistiques, telles que la portent les Surudjis de Syrie¹, a sur la tête un chapeau conique dont les bords très-larges se relèvent en ourlet; deux pompons accentuent

¹ Conducteur de chevaux.

le fond et l'aile ; sous cette auréole de feutre noir s'épanouit la mine gaie, fine, entendue, non sans malice, d'un vrai Sancho Pança. Tout y est, l'œil vif, le nez court, la bouche prompte aux sentences, le menton charbonné de barbe ; rien que de voir ce petit homme écarquillé devant nous avec sa veste de nécromant, ses gros mollets et sa tourtière, nous met le cœur en joie.

Quant à la ville, pauvre et laide au premier abord, elle se raccommode à mesure qu'on y fait quelques pas. Plusieurs de ses habitations sont des palais ; leur beauté, comme celle des maisons arabes, se tourne en dedans ; les battants restent clos sur la rue et les jalousies baissées, mais si les uns s'entr'ouvrent et que les autres se relèvent, vous apercevez de fraîches salles aux nattes artistement tressées ; quelque guitare se suspend aux murs ; derrière le vestibule carrelé de faïence, s'étend le *patio* planté d'orangers ; des arceaux délicats infléchissent leur courbe dans une lumière atténuée, vous entendez bruire la fontaine, son jet sème l'air de notes intermittentes, et je ne sais quelle poésie émanée des vieux souvenirs ajoute son accent au murmure de toutes ces choses secrètes.

Il y a devant la ville, du côté du fort, un couvert d'arbres où s'abrite le clavier d'eau : sept bouches qui versent à gros bouillons leur flot dans un bassin. Les mules caparaçonnées de fanfreluches et de grelots y viennent boire, poussées de leurs *arrieros*¹ ; l'*aldeano*² qui arrive à cheval, capà sur l'épaule, escopette au dos, laisse sa monture y plonger des naseaux fumants ; le berger y mène ses moutons et ses chèvres en longs chapelets ; les lavandières au

¹ Muletier.

² Paysan.

corset de laine, à la jupe courte, les tresses traversées d'épingles aux mille feux, y baignent leurs bras nus, elles y battent le linge de leurs mains brunes; cela fait penser aux tableaux des maîtres, à ces œuvres nées un beau matin d'une rencontre fortuite entre l'âme qui cherchait l'idéal, et le site qui s'épanouit sous les premiers sourires de l'aube.

On monte par d'étroites *rudas*¹ en casse-cou, à travers la vigne et les figuiers. L'hôpital, un ancien couvent, projette sur la place son grand toit de pagode; il a d'un côté trois fenêtres ogivales, aériennes, coupées dans le mur plein; sur l'autre muraille entièrement fruste s'ouvre une porte enjolivée de sculptures; l'encorbellement que soutient une galerie à jour, laisse tomber son ombre sur les blancheurs du monument. J'aime ce caprice, cette irrégularité me plaît. Le genre est-il arabe ou renaissance, je n'en sais rien; dans l'atmosphère transparente, baignée de clartés à peine écloses, avec les pampres jetés d'un jardin à l'autre, cela donne à l'imagination une de ces sensations rayonnantes que je compare au lever du soleil quand il jaillit sur la campagne mal dégagée encore des brumes de la nuit.

Tandis que nous cheminions rêveurs, une forte femme qui revenait des emplettes s'est mise à marcher devant nous. Le panier sur la hanche, sous le bras un lapin, un honnête Jeannot lapin : fourrure grise, dodu, les oreilles couchées, l'œil doux, grand amateur de rosée et de thym; elle franchit les degrés à puissantes enjambées; toute sa personne exhale je ne sais quelle hâte d'ogresse qui nous

¹ Rues.



donne à penser. Que veut-elle faire de l'animal? Pablo lève les épaules. A notre question la femme s'est retournée:— *Matar*¹! — dit-elle. *Matar*! mot horrible qui tombe lourdement, comme un assommoir.

— Si nous l'achetions!

L'acheter, le lâcher! où, comment, quelle idée, c'est absurde! voilà l'égoïsme en campagne. Eh bien, non, ce matin l'égoïsme aura tort; on la fera, cette chose niaise; on sera bête au point d'avoir pitié d'une bête; on ne s'en tiendra pas aux compassions hypocrites qui poussent des soupirs, tout en détournant les yeux pour laisser égorgé. L'acquisition est conclue, maître lapin a passé du giron de la matrone aux mains de notre brave David; le voilà bien caché dans les plis du manteau; on ne lui laisse que les yeux pour contempler la nature, et son petit museau qui tremblote pour humer le bon parfum de liberté. C'est très-bien, mais où le mettrons-nous? Car la population enfantine nous guette; les concitoyens de César Borgia ont le couteau prompt; une vie de lapin ne les arrêterait guère plus, j'imagine, que n'arrêterait l'autre la vie d'un prince ou d'un cardinal. Eh! nous l'établirons là-haut, dans l'enceinte de la forteresse, sur le gazon, parmi les lavandes; ce sera le premier captif à qui les verrous auront donné la clef des champs.

Cependant les prés tapissés de marguerites s'élèvent en versants adoucis, des plantes aromatiques répandent leur baume à mesure que nous les froissons du pied, les buissons du nopal étalent leurs raquettes rangées en éventail au bout de ces troncs énormes qui ressemblent à des boas; le fort a laissé couler sur les ravins son mur crénelé qu'ap-

¹ Tuer.

puient des tours carrées. Et qu'elle a de grâce, celle-ci, couronnée d'herbes folles, panache au vent, tandis que ce caroubier l'embrasse de sa vigoureuse ramure et que sur nos têtes se dressent les grands profils du château démantelé !

Plus nous montons, mieux les plans s'abaissent. La ville rentre dans son enceinte, elle s'y masse, les plaines s'allongent, le paysage s'élargit ; et quand nos yeux ont sondé l'étendue, lorsque nos regards se sont fatigués à mesurer les espaces dépeuplés, ils reviennent aux détails d'une flore exquise partout semée sous nos pas. L'ophris mouche ouvre ses ailes blondes, comme s'il allait prendre son vol ; l'antérinum avance au pied des murs sa petite gueule rouge ; parmi les rochers l'iris bleu a recourbé ses courtes odorantes ; un fumeterre que mon frère¹ découvrit il y a bien des années dans la sierra Nevada, niche entre les pierres de la muraille ses touffes roses et ses touffes blanches, tenture embaumée qui se déroule plis après plis sur toute cette vétusté.

Si vous saviez qu'il y a de charme à monter lentement dans l'air vif, au sein de cette libre nature, sous le regard de Dieu ! Les plus saines joies sont celles qui jaillissent d'une terre inculte, celles qui tombent d'un ciel clair, celles qui nous viennent de notre propre vigueur. Gravier, lever la tête, respirer à pleine poitrine, regarder haut, voilà quelles énergies trop souvent nous manquent ; et ce sont elles qui nous rendraient forts.

Mais la première porte nous a présenté son front. La clef grince, les gonds crient, un chemin de ronde que serrent des bastions nous mène sous la voûte drapée d'un grand

¹ M. Edmond Boissier.